

Vers une conception variationnelle de la diglossie: l'exemple d'une communauté plurilingue et pluriculturelle au Guatemala

Stéphanie Guerra

1. Introduction

La communauté pluriculturelle et plurilingue de Livingston, un village situé sur la côte atlantique du Guatemala, est un terrain exemplaire pour étudier les phénomènes de diglossie et pour en interroger les modèles.

Les réflexions présentées ici sont le fruit d'une enquête qui a principalement visé l'emploi de différentes langues et variétés linguistiques dans plusieurs domaines socioculturels de la vie du village. L'accent a été mis sur un des groupes ethniques en présence, à savoir les Garifuna, constituant la majorité des habitants.

La documentation sur la communauté analysée est tirée de mon mémoire de licence de 1994¹, résultat de recherches historiques dans les Archives d'Outre-Mer à Aix-en-Provence, d'un séjour sur le terrain de deux mois au Guatemala en 1993 et d'une phase d'analyse et d'interprétation des données recueillies pendant le séjour sur le terrain. Les matériaux ont été recueillis au moyen d'enregistrements d'entretiens semi-directifs avec des représentants de différents groupes sociaux, d'enregistrements de conversations quotidiennes et d'observations participantes.

Dans cet article j'esquisserai d'abord la situation linguistique, géo- et démographique des communautés en présence à Livingston; je préciserai ensuite quelques notions théoriques qui sous-tendent mon analyse du comportement diglossique des habitants de Livingston, qui me permettront de présenter et mettre en perspective les principaux résultats de mon analyse.

¹ Mémoire de licence en linguistique française à l'Université de Bâle intitulé *Les Garifuna du Guatemala: Etude sur les domaines sociolinguistiques et les répertoires linguistiques d'une communauté en contexte plurilingue*, 1994, écrit sous la direction de M. G. Lüdi, professeur de linguistique française et de M. J.-L. Alber, chargé de cours.

2. Livingston — une communauté plurilingue et pluriculturelle

Livingston est une agglomération d'environ 3 000 à 4 000 habitants, située entre le littoral de la Baie d'Amatique et l'embouchure du Rio Dulce. La majorité de ses habitants sont des Garifuna². Outre les Garifuna, il y a des Indiens quekchi et des 'Ladinos' ainsi que d'autres micro-groupes ethniques, comme les 'Coolies'.

Les Garifuna sont les descendants de Noirs africains qui ont vécu avec la population des Caraïbes insulaires de Saint Vincent pendant une époque de 150 ans environ, avant d'être déportés par les anglais au Honduras en 1798. Les Africains, faute de disposer d'un code de communication commun, ont adopté la langue des Indiens caraïbes, une langue amérindienne. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la langue des Garifuna n'est donc pas une langue créole, mais une langue amérindienne contenant une multiplicité d'éléments empruntés aux langues coloniales européennes, notamment au français. De nos jours, le garifuna est utilisé sur la côte atlantique de l'Amérique centrale par des groupes minoritaires, principalement pour la communication intra-ethnique orale. Il est, dans tous les états centraméricains, une langue subalterne par rapport aux langues officielles, que ce soit l'anglais (au Belize) ou l'espagnol (au Guatemala, au Honduras et au Nicaragua). A part quelques personnes âgées monolingues, les Garifuna sont en principe bilingues garifuna-espagnol ou garifuna-anglais. Avec 3 000 à 3 500 membres au Guatemala, le groupe des Garifuna forme une minorité démographique peu importante par rapport au nombre total d'habitants, de près de neuf millions. Sur la côte atlantique cependant, les Garifuna constituent une grande partie de la population.

Outre les Garifuna d'Amérique centrale, plusieurs milliers de membres de ce groupe ethnique vivent actuellement aux Etats-Unis, où ils ont émigré.

Les Indiens quekchi sont un des groupes mayas les plus importants du Guatemala. Ceux qui vivent actuellement sur la côte atlantique ont immigré dans cette région à partir de la révolution guatémaltèque en 1944, après avoir été chassés de leurs territoires dans les hautes terres à l'intérieur du pays. Ils vivent surtout dans la zone rurale de la commune de Livingston. Lorsqu'ils habitent près du centre du village, la probabilité est grande qu'ils comprennent et parlent aussi l'espagnol, à côté de leur langue maya.

La désignation de 'Ladinos' renvoie aux descendants de colons espagnols ayant un apport maya plus ou moins important. Sur le plan national, ils forment de par leur nombre, après les Indiens, le second groupe de la population. Selon les statistiques du centre de santé de Livingston³, les Ladinos constituent environ 30% de la population du village. Sur le plan national comme sur le plan local, ils sont le groupe économique dominant. Leur langue est l'espagnol.

2 Gonzales (1989) et Arrivillaga (1985 et 1989) parlent d'une majorité de Garifuna à Livingston, ce qui correspond à mes propres observations pendant mes séjours sur le terrain en 1993 et en 1997.

3 Guerra (1994: 34).

Les Coolies sont des gens originaires d'Inde et du Sri Lanka, arrivés dans la zone caraïbe anglophone au 19^{ème} siècle, après l'abolition de l'esclavage. Il s'agit d'un groupe démographiquement extrêmement minoritaire⁴ qui a immigré à Livingston depuis le Belize. Comme l'attestent aussi La Page et Tabouret-Keller (1985: 240), ces populations ont perdu leurs langues d'origine; étant membres de la société coloniale au Belize, ils ont adopté le créole anglais comme langue vernaculaire.

3. Vers un modèle variationnel de la diglossie

Dans mon analyse de la situation linguistique à Livingston, j'ai adopté comme point de départ la notion de diglossie telle que Fishman (1971) la définit. Il parle de diglossie à propos de sociétés qui emploient de façon complémentaire deux ou plusieurs langues, dialectes ou registres pour leurs communications internes. D'après la définition de Fishman, les sociétés dans lesquelles un segment seulement de la population emploie deux ou plusieurs langues sont également considérées comme diglossiques. Ceci est le cas de la communauté linguistique de Livingston: les Ladinos sont en principe monolingues, tandis que la plupart des Garifuna, des Quekchies et des Coolies sont bilingues. Ainsi, à l'intérieur de cette société, seuls les groupes bilingues appliquent les règles déterminant l'emploi systématique des deux langues.

D'après Fishman, l'emploi de deux ou plusieurs langues en fonction d'une complémentarité fonctionnelle implique une hiérarchisation linguistique et sociale. Le critère de la hiérarchisation linguistique remonte à la définition classique de la diglossie par Ferguson (1959). Ce dernier parle de deux variétés d'une seule et même langue, l'une dotée d'un prestige social supérieur par rapport à l'autre. Il les désigne comme 'variété haute' (*high variety*) et 'variété basse' (*low variety*), la première étant apprise dans un cadre scolaire et utilisée pour la plupart des événements communicatifs écrits et formels, tandis que la seconde est acquise comme langue première et sert de code de communication pour toute conversation ordinaire.

Tout en rejetant l'idée de Ferguson que les deux idiomes dans un système diglossique sont nécessairement des variétés d'une langue, Fishman maintient l'idée d'une relation hiérarchique entre les codes. Il renvoie à des études qui montrent que dans beaucoup de communautés une certaine langue, un certain dialecte ou un certain registre se spécialisent en étant utilisés dans des domaines particuliers comme l'école, l'église, la sphère professionnelle ou l'autorité civile, tandis que d'autres langues ou variétés linguistiques correspondent plutôt à des domaines tels que la famille, le voisinage et la sphère du travail à un niveau subalterne. Selon Fishman, ces langues ou variétés linguistiques, chacune associée à des domaines particuliers, reflètent des valeurs différentes au sein de la communauté linguistique.

Pour mon enquête, je suis partie de l'hypothèse qu'une hiérarchie existait entre l'espagnol comme langue prestigieuse d'un côté et le garifuna, le quekchi et le créole anglais comme langues de valeur ordinaire de l'autre côté. Au cours de l'étude du

comportement sociolinguistique des habitants de Livingston, il s'est avéré que l'hypothèse de la complémentarité fonctionnelle entre deux langues, dont l'une est socialement plus prestigieuse que l'autre, ne suffit pas pour caractériser la société diglossique de Livingston. Ayant constaté que la langue officielle nationale et les langues de groupes ethniques minoritaires⁵ coexistent dans les mêmes situations et que des variétés mixtes espagnol-garifuna sont de plus en plus employés, j'ai été amenée à adopter un modèle de classification plus souple.

Partant de la nécessité de considérer la notion de diglossie comme hyperonyme recouvrant un ensemble de situations assez différentes, afin de montrer comment cet ensemble peut être organisé, Lüdi (1990, 1995/96: 56s) développe un modèle variationnel de la diglossie, reposant sur une classification par prototypes. L'hyperonyme 'diglossie' est conçu comme un ensemble caractérisé par des ressemblances et des différences mesurables sur un certain nombre d'axes de variation:

- a. la distance linguistique
- b. les types de communautés
- c. la complémentarité fonctionnelle
- d. la standardisation
- e. le type d'acquisition
- f. la différence de prestige

Comme nous le verrons par la suite, le modèle proposé par Lüdi (1990, 1995/96) correspond beaucoup mieux aux particularités de la société diglossique de Livingston que le modèle plus simple proposé par Fishman; il permet une description précise, relevant les caractéristiques pertinentes de la situation en question.

4. La situation diglossique au sein de la communauté de Livingston

4.1. Distance linguistique

A Livingston, nous avons affaire à un cas particulier de diglossie, la polyglossie, puisque les contacts linguistiques sont multiples. Les langues principales de cette polyglossie, l'espagnol et le garifuna, sont des langues non apparentées. La première est une variante latinoaméricaine d'une langue indoeuropéenne, tandis que la deuxième appartient à la famille des langues amérindiennes. Par ailleurs, le créole anglais fait aussi partie, par sa genèse, des langues indoeuropéennes. Le quekchi est

⁵ Le garifuna est minoritaire sur le plan national, mais pas sur le plan local, car plus que la moitié des habitants de Livingston sont des Garifuna.

une langue amérindienne du groupe des langues maya dont les structures lexicales et grammaticales diffèrent complètement de celles du garifuna, qui est une langue arawak.

La distance entre ces quatre idiomes est donc apparemment maximale ou du moins très grande. Or, si on prend en considération le fait que le garifuna contient un nombre assez important de lexèmes empruntés à des langues indoeuropéennes (le français, l'espagnol et l'anglais) et que des 'variantes mixtes', mélangeant même des structures syntaxiques de l'espagnol et du garifuna, sont de plus en plus répandues, l'hypothèse d'une distance formelle maximale doit être relativisée.

Les variétés du continuum garifuna-espagnol sont de deux types. Premièrement, il y a des variétés pour lesquelles le garifuna est la langue de base (*matrix language*⁶), et qui contiennent un certain nombre d'emprunts lexicaux à l'espagnol moderne. Malgré la part plus ou moins importante de mots espagnols, ces variétés sont toujours considérées comme variétés du garifuna parce que le cadre morphosyntaxique est clairement défini par ce dernier.

Deuxièmement, il y a des variétés mélangeant les deux langues dans un usage simultané, variétés marquées par des alternances de code inter- et intraséquentielles très fréquentes. Dans ce cas, la distinction entre *matrix language* et *embedded language* n'est pas aisée; en fait, le parler des Garifuna de Livingston devient de plus en plus une langue se composant de deux langues de base. Plus les locuteurs sont jeunes, plus leur parler contient des éléments d'espagnol, dont ils ne connaissent pas l'équivalent en garifuna.

On peut donc dire que l'espagnol et le garifuna se rapprochent du fait de leurs contacts dans l'usage quotidien par les mêmes locuteurs. De ce contact surgissent différents registres 'hispano-garifuna'.

4.2. Type de communauté

Nous pouvons qualifier la communauté de Livingston comme locale, puisqu'elle n'embrasse qu'une agglomération, topographiquement bien délimitée.

Comme nous l'avons vu au chapitre 2, la majorité des habitants de Livingston est bi- voire tri- ou plurilingue. Les seuls monolingues sont des Ladinos qui ont acquis l'espagnol comme langue première sans apprendre le garifuna, le quekchi ou le créole anglais en milieu naturel⁷. La diglossie ne s'étend donc pas à l'ensemble de la communauté.

4.3. Complémentarité fonctionnelle

L'espagnol comme langue officielle et nationale, mais aussi comme langue internationale, est en principe la langue de l'enseignement, de la communication formelle écrite et de la communication interethnique. Or, en tant que langue maternelle d'un secteur de la société, l'espagnol remplit également la fonction d'une langue

6 Selon la terminologie de Carol Myers-Scotton (1993).

7 Abstraction faite de quelques personnes âgées monolingues garifuna (cf. chap.2).

vernaculaire. Le garifuna, ainsi que le quekchi et le créole des Coolies, sont surtout des langues réservées à la communication orale, non formelle, non officielle et intraethnique. Toutefois, comme nous le verrons par la suite, la répartition fonctionnelle entre l'espagnol et les langues intraethniques s'est avérée être beaucoup plus complexe et dynamique, même au sein du domaine de l'administration où elle est la plus rigide.

Dans le domaine de l'administration en effet, le comportement linguistique des locuteurs est le plus marqué par l'officialité du cadre. L'espagnol comme langue de l'autorité civile s'y impose clairement. Pourtant, il n'y joue pas un rôle exclusif absolu. Dans des espaces qui représentent l'officialité tels que la mairie, le bureau des douanes ou le bureau des télécommunications, des langues autres que l'espagnol sont utilisées sous certaines conditions. Les variables décisives pour le choix du code sont, mis à part l'endroit marquant l'officialité, l'appartenance ethnique des locuteurs, leur sujet de conversation, leur proximité dans la vie privée (rapports de parenté, de voisinage, d'amitié etc.) et la participation ou simplement la présence d'autres personnes.

Si les conversations en garifuna entre des employés d'institutions officielles et des demandeurs de service sont plutôt rares, il ne faut pas en chercher les causes dans une exclusion explicite du garifuna des domaines officiels, mais plutôt dans la rareté des occasions qui s'y prêtent, la grande majorité des employés administratifs étant des Ladinos.

L'espagnol n'est pourtant pas seulement utilisé par convenance par le simple fait que tous les interlocuteurs y ont accès (ce qui ne vaut pas pour le garifuna, le quekchi ou le créole); il garde certainement dans ce domaine une fonction symbolique liée à la gestion du pouvoir. L'administration est en effet un héritage de l'époque coloniale. Les recensements ont toujours été liés à la langue espagnole, l'administration étant un outil du pouvoir et les hispanophones étant les détenteurs de ce pouvoir. Jusqu'à présent, le vocabulaire administratif est espagnol même dans les autres langues de Livingston: les expressions administratives sont des emprunts espagnols dans les langues minoritaires.

En comparaison avec ce qui se passe dans l'administration, la répartition fonctionnelle entre les langues est moins rigide dans d'autres domaines de la vie officielle tels que l'église et l'école.

D'une part, l'église catholique a traditionnellement - contrairement aux pratiques religieuses ancestrales des Garifuna - un caractère très officiel, avec des structures hiérarchiques qui rappellent celles de l'administration. Pourtant, l'église devient de plus en plus un espace plurilingue. L'espagnol est certes toujours utilisé pour la plupart des activités officielles: pour les sermons, les prières et de nombreux chants durant les messes, les enterrements, les mariages et les baptêmes. Toutefois, pour faciliter l'accès à ces activités à la population garifuna et indienne, la paroisse organise régulièrement des messes en garifuna et en quekchi. Le curé fait alors traduire son sermon dans les langues respectives. Trois fois par an, la paroisse organise des messes supplémentaires en garifuna pour lesquelles elle fait venir un curé de Dangriga (ville garifuna au Belize). Le garifuna est alors utilisé pour tous les éléments de la messe, y compris les prières et les chants.

D'autre part, l'école est à Livingston un espace bi-, voire trilingue. L'espagnol est défini comme langue scolaire par les bases légales de l'éducation nationale⁸. L'apprentissage scolaire de l'espagnol et des valeurs culturelles liées à cette langue par les Guatémaltèques de langue maternelle autre que l'espagnol est toujours le but principal de la politique éducative nationale postcoloniale. A Livingston, l'espagnol est donc le code prescrit par les bases légales de l'éducation guatémaltèque pour toute interaction scolaire. Cela ne correspond pourtant en rien aux pratiques effectivement observables.

Les enseignants garifuna de Livingston emploient l'espagnol et le garifuna parallèlement, mais avec des fonctions différentes. Pour eux l'espagnol est la langue de l'enseignement général, tandis que le garifuna est réservé à des situations particulières, telles que des interactions individuelles, complétant des fonctions explicatives que l'espagnol ne remplit pas, des interventions verbales exprimant une émotion ou encore des interactions personnelles informelles.

Pour les élèves garifuna aussi, le domaine de l'école publique est un espace bilingue avec diglossie. L'espagnol sert en général lors des interactions à l'intérieur de la salle de classe avec l'enseignant sur des sujets scolaires. Le garifuna est en premier lieu le code de communication entre les enfants garifunaphones à l'intérieur et à l'extérieur de la salle de classe. Entre élèves garifuna, le sujet n'est pas déterminant pour le choix de la langue: il est tout aussi bien utilisé pour des commentaires à voix basse concernant la matière scolaire que pour des interactions verbales pendant la récréation. La capacité linguistique de l'interlocuteur est en revanche décisive pour le choix de la langue. Certains élèves ladinos et coolies qui fréquentent l'école primaire ont acquis des connaissances de garifuna qui leur servent pour la compréhension des conversations en groupe.

Il peut paraître étonnant qu'au niveau de l'enseignement supérieur le garifuna soit davantage utilisé que dans les niveaux inférieurs, pour des interactions verbales personnelles sur des sujets qui ne concernent pas directement des matières scolaires. Ces interactions, souvent brèves, établissent et maintiennent des contacts détendus entre enseignants et élèves. Je suppose que ce maniement aisé du garifuna est d'une part dû à l'attitude du directeur garifuna, membre dirigeant du groupe culturel garifuna Ibiméni (cf. infra). D'autre part, l'espagnol ne s'impose plus à ce niveau scolaire comme une langue que les enseignants doivent utiliser de façon stricte pour contraindre et entraîner la compétence et la pratique des élèves.

Une diglossie entre l'espagnol et le garifuna existe également dans les contacts entre les parents et le milieu scolaire. L'espagnol a la priorité pour des contacts individuels entre enseignants et parents. Pourtant, dans le cas où les deux interlocuteurs sont Garifuna, ils peuvent aussi passer de l'espagnol à leur langue d'origine. Les variables pour le choix du code entre Garifuna dans une telle situation - semi-formelle, inter-individuelle et ayant lieu dans un cadre scolaire - sont le degré de maîtrise de l'espagnol des parents, la relation de famille, de voisinage ou d'amitié entre l'enseignant et les parents, ainsi que le rapport d'âge entre les participants. Le recours au garifuna sera encouragé par une mauvaise maîtrise de l'espagnol des parents, par des

rapports extra-scolaires forts, par l'âge avancé des parents (ou du responsable de l'éducation de l'élève).

Si la répartition fonctionnelle entre espagnol et garifuna est peu rigide dans les domaines les plus formels, elle doit également être relativisée dans certains domaines de la vie privée. D'après une règle interactionnelle communément reconnue (mais pas toujours respectée), les Garifuna devraient automatiquement utiliser l'espagnol dès qu'un non-garifuna participe à la conversation, même si sa participation n'est que passive. En réalité, cette règle n'a souvent qu'une existence théorique, et est peu respectée dans les situations conversationnelles de tous les jours. Vu que les garifunaphones constituent plus de la moitié de la population du village, ils sont majoritaires dans un grand nombre de situations conversationnelles. Même si le groupe n'est ethniquement pas homogène, la langue garifuna est souvent le code dominant. Ainsi les *dockers* (travailleurs du port) garifuna n'hésitent pas à parler garifuna entre eux, même si des hispanophones sont impliqués dans la conversation. Ces derniers ne se laissent pas irriter par ce fait. Leurs interventions en espagnol peuvent inciter à un changement de code passager ou définitif du garifuna à l'espagnol. Dans ces conversations, les deux codes sont souvent utilisés parallèlement.

Prenons comme autre exemple les communautés familiales garifuna. On peut penser que le garifuna est la langue vernaculaire dans ces foyers. Pourtant, certains parents y introduisent très tôt la langue nationale avec l'intention d'augmenter les chances de réussite scolaire de leurs enfants. Ils veulent prévenir des difficultés scolaires dues à une mauvaise connaissance de l'espagnol. Ce comportement a été adopté ces dernières années par une partie considérable d'adultes garifuna. Dans d'autres familles, où les adultes ont une formation scolaire réduite et sont peu en contact avec des hispanophones, l'espagnol n'est utilisé que pour des actes de parole isolés et peu complexes. Dans d'autres familles encore, l'espagnol recouvre toutes les fonctions linguistiques et le garifuna n'est utilisé qu'exceptionnellement, comme par exemple lors de la présence d'une personne âgée garifuna. A partir du moment où le garifuna partage sa fonction de langue vernaculaire intraethnique avec l'espagnol dès la petite enfance des locuteurs, la répartition fonctionnelle entre dans une phase de changement et est donc instable.

Ces analyses sociolinguistiques menées dans différents contextes permettent de dire qu'il n'est pas aisé de caractériser la complémentarité fonctionnelle des langues selon les domaines de la vie sociale. En effet, ces domaines ne sont pas homogènes: chaque domaine comprend des situations officielles et inofficielles, des situations intra- et interethniques et des interactions entre locuteurs jeunes ou âgés, variables qui déterminent d'une manière ou d'une autre le choix de langue. Pour les garifunaphones, tous les domaines sociolinguistiques sont marqués par l'usage d'au moins deux langues (dans la plupart des cas, il s'agit de l'espagnol et du garifuna). Il y a des domaines, tels que l'administration, qui embrassent un plus grand nombre de situations officielles et interethniques tandis que d'autres, comme les activités de production traditionnelle ou la famille, relèvent plutôt de situations intraethniques dans un cadre non officiel. Mais aucun des domaines n'exclut la présence de l'espagnol ou du garifuna.

De plus, la situation se complexifie d'une part par le fait que certaines familles garifuna introduisent la langue officielle interethnique dans l'éducation familiale,

l'espagnol reprenant alors certaines fonctions de la langue vernaculaire du garifuna; d'autre part, par la pénétration des langues vernaculaires dans des domaines officiels tels que l'église et, comme nous le verrons par la suite, par des efforts de standardisation, faisant que ces langues peuvent également assumer des fonctions officielles normalement dévolues à l'espagnol.

4.4. Standardisation

L'espagnol a une longue tradition de langue écrite avec une norme prescriptive. Il est la langue littéraire, mais aussi le code de toute communication écrite ordinaire. Le quekchi et le garifuna comme langues autochtones et le créole anglais, qui s'est développé dans un contexte diglossique à côté de l'anglais comme langue écrite, n'ont guère de tradition écrite. Celle du garifuna est récente. Les premiers écrits - à part le catéchisme du père Raymond Breton en 1667 - sont des traductions des Évangiles, effectuées par la Société biblique en Amérique centrale. Des exemplaires des premières éditions de ces textes existent toujours dans les foyers garifuna à Livingston et représentent, avec des traductions bibliques plus récentes, les seuls textes garifuna que la grande majorité de Garifuna aient jamais vus. Ces brochures sont distribuées et lues dans des groupes bibliques para-ecclésiastiques.

Dans les dernières décennies, des philologues garifuna ont commencé à s'engager dans des recherches historiques, ethnologiques et linguistiques sur les Garifuna. Ainsi le Garifuna hondurien Roman Zuñiga a collaboré avec les Nord-américains John Stochl et Richard E. Hadel pour élaborer le premier dictionnaire garifuna moderne/anglais. Le deuxième dictionnaire anglais/garifuna, garifuna/anglais a été publié en 1993, par Roy Cayetano, linguiste garifuna bélizien⁹. L'Hondurien Salvador Suazo est le premier Garifuna à éditer une grammaire de sa langue d'origine¹⁰. Il y a un certain nombre d'ethnotextes publiés depuis 1987. Ils ont en partie paru dans des éditions bi- ou trilingues¹¹.

Même si cette liste n'est pas complète, elle montre tout de même que peu de textes écrits en langue garifuna ont été publiés jusqu'à présent. Il n'y a pas encore de conventions généralement acceptées pour l'orthographe garifuna.

Les quelques Garifuna de Livingston sachant lire le garifuna couramment, ont acquis leurs connaissances dans des cercles bibliques. Tous ceux qui savent lire et écrire en garifuna ont une formation scolaire et maîtrisent également l'orthographe espagnole. Bien que la connaissance de l'écriture espagnole soit indispensable pour suivre des cours en garifuna, la lecture du garifuna demande un enseignement explicatif

⁹ E. Roy Cayetano: *The people's garifuna dictionary, Dimureiágei Garifuna*, National Garifuna Council of Belize, 1993.

¹⁰ Suazo, Salvador: *Conversemos en garifuna, Gramática y manual de conversación*. Comité Pro Desarrollo Integral De La Moskitia, Honduras, 1991.

¹¹ Il y a des ethnotextes parmi lesquels figurent les ethnohistoires de Salvador Suazo (1987) et de Victor Lopez Garcia (1991). Ces textes sont rédigés en espagnol. Dans le cadre de l'OFRANEH (*Organización Fraternal Negra Hondureña*, Organisation fraternelle noire du Honduras), Salvador Suazo a participé à la publication d'un journal mensuel bilingue garifuna/espagnol pendant environ cinq ans. En 1989 a paru un livre trilingue espagnol, anglais et garifuna sur l'histoire des Garifuna de l'ethnologie nord-américaine Nancie L. Gonzalez.

des conventions orthographiques et beaucoup de pratique pour une lecture courante. Il ne va donc pas du tout de soi que ceux qui maîtrisent bien le garifuna oral maîtrisent également le garifuna écrit.

L'écriture joue un rôle essentiel pour l'acceptation commune du garifuna comme langue autonome et non seulement comme dialecte. Pour de nombreux Garifuna, les manuels, les grammaires, les dictionnaires et les écrits imprimés ont une fonction valorisante pour leur langue.

4.5. Type d'acquisition

L'espagnol, le garifuna, le quekchi et le créole anglais sont en général acquis comme langues maternelles par les groupes ethniques respectifs. Les langues intraethniques sont exclusivement acquises en milieu naturel, comme langues maternelles, de plus en plus dans les contacts des enfants avec des personnes âgées de la même communauté familiale.

Les enfants qui grandissent en acquérant une langue intraethnique pendant les premières années de leur vie (la majorité des Quekchies ainsi que les enfants garifuna des quartiers marginaux du village) apprennent l'espagnol à partir de l'école maternelle et le perfectionnent au cours de leur carrière scolaire. Quand les enfants garifuna atteignent l'âge scolaire, ils ont déjà des connaissances plus ou moins approfondies de l'espagnol. Il n'est donc pas nécessaire que l'alphabétisation en espagnol soit précédée par l'apprentissage élémentaire de la langue. Les leçons de langue espagnole, une des quatre matières de l'enseignement primaire, contiennent des exercices de lecture, d'écriture et d'élargissement des connaissances lexicales et morphosyntaxiques dans la langue espagnole. Cet enseignement greffe l'alphabétisation sur des connaissances linguistiques orales qui diffèrent énormément d'élève en élève. Si on prend en considération les autres groupes linguistiques représentés dans les classes primaires à Livingston, les différences individuelles deviennent encore plus prononcées.

L'apprentissage institutionnel est accompagné par une acquisition naturelle dans des contacts avec des hispanophones, au plus tard à partir de l'âge scolaire. Un nombre important d'adultes garifuna et coolies parlent à leurs enfants partiellement ou exclusivement en espagnol (cf. supra). Ainsi, la langue nationale est acquise par un pourcentage croissant d'habitants de Livingston comme langue première. En revanche, certains membres de la communauté hispanophone acquièrent le garifuna ou le quekchi en milieu naturel par des contacts de voisinage ou de proximité professionnelle.

4.6. Différence de prestige

L'évaluation du prestige de l'espagnol d'une part et des langues intraethniques d'autre part est soumise à des critères différents et doit donc être approchée séparément.

Son statut de langue de la réussite scolaire, de l'ascension professionnelle et sociale à un niveau local (Livingston), national (Guatemala) et international (l'Amérique hispanophone) donne à l'espagnol une valeur importante. Cependant l'anglais représente pour les Garifuna une alternative intéressante face à l'espagnol. Peu de

Garifuna de Livingston le maîtrisent, mais beaucoup - surtout des jeunes - souhaitent l'apprendre. Il est enseigné de façon assez rudimentaire à l'école supérieure, mais il est surtout introduit par les émigrés ayant passé une partie de leur vie aux Etats-Unis. Certains retournent dans leur village d'origine comme retraités ou pour y ouvrir un commerce. Les deux langues sont officielles et internationales, mais l'anglais est davantage lié à une réussite matérielle¹². En plus, l'anglais est la langue d'une communauté de Noirs, les Afro-Américains, qui sont pour les Garifuna un modèle d'identification hautement valorisé. Accepter l'espagnol comme langue du succès scolaire, professionnel et social, revient à accepter l'acculturation au système des Blancs. S'orienter vers l'américain signifie par contre chercher une alternative face au modèle linguistique et culturel national. L'anglais peut sous cet aspect être significatif pour l'identité des Garifuna comme groupe de Noirs.

Le garifuna, ainsi que les autres langues intraethniques, jouissent de peu de prestige par rapport aux critères de la réussite scolaire, professionnelle et sociale. Beaucoup de Centraméricains, y compris un grand nombre de garifunaphones, maintiennent un point de vue colonial en traitant le garifuna comme un dialecte sans grammaire ni écriture. Il y a pourtant des organisations qui font des efforts pour valoriser le garifuna. Les membres du groupe culturel Ibimeni, par exemple, constitué d'étudiants et de jeunes enseignants, se plaignent du fait que les Garifuna ayant une formation professionnelle refusent de parler leur langue d'origine. Il est évident que les jeunes intellectuels d'Ibimeni se distancient de cette attitude. Pour eux, l'usage du garifuna ne manifeste pas l'appartenance à un groupe défavorisé dont on s'écarte en parlant une langue d'ascension sociale et économique comme l'espagnol; au contraire: le retour au garifuna 'pur', c'est-à-dire sans emprunts à l'espagnol moderne et sans alternances de code, marque pour eux une conscience hautement valorisée qui distingue les locuteurs de cette variété comme promoteurs de la culture garifuna, chargés de conserver la langue comme porteuse essentielle de la culture et par elle de l'identité garifuna.

Ce à quoi aspire Ibimeni est un bilinguisme sans hiérarchie avec une diglossie dont les critères pour le choix du code ne sont ni le sujet de conversation, ni le contexte, mais l'appartenance ethnique des interlocuteurs. La valorisation du garifuna ne se ferait pas aux frais d'une dévalorisation de l'espagnol, dont Ibimeni reconnaît l'utilité comme langue pour des contacts interethniques ainsi que comme langue nationale et internationale. Finalement, l'espagnol est perçu comme étant nécessaire pour la promotion du garifuna, puisque de nombreuses initiatives dans ce sens passent à travers cette langue, qu'il s'agisse d'initiatives en faveur de l'alphabétisation, de négociations avec des instances gouvernementales ou de collaborations scientifiques nationales et internationales. Aux yeux des membres d'Ibimeni, il est donc tout à fait souhaitable que les Garifuna apprennent et améliorent l'espagnol en même temps que le

12 De nombreux émigrés passent leurs vacances annuelles dans leur village d'origine. Ils aiment exhiber les attributs de l'aisance matérielle: des bijoux en or, des caméras vidéo ou des cadeaux pour leur famille: vêtements, appareils électroniques, téléviseurs et magnétoscopes.

L'ascension matérielle n'est pas nécessairement l'équivalent d'une ascension sociale. Beaucoup d'émigrés font des travaux non qualifiés aux Etats-Unis, même s'ils ont appris un métier ou une profession au Guatemala.

garifuna; selon eux, les garifunaphones, sensibilisés au bilinguisme avec diglossie mais sans hiérarchie, seraient plus motivés à maintenir leur langue d'origine.

5. Conclusions

La communauté polyglossique de Livingston, et plus spécialement la situation du groupe ethnique des Garifuna, constitue donc bien un terrain qui permet de repenser les modèles sociolinguistiques de la diglossie.

Ce terrain oblige en premier lieu à reconsidérer des modèles trop statiques, comme par exemple celui de Fishman, qui partent d'une complémentarité fonctionnelle des langues réparties selon les domaines de la vie sociale: dans une communauté diglossique, les langues seraient associées soit au domaine officiel soit au domaine privé, les langues complémentaires étant dotées d'un prestige divergeant (*high vs low variety*).

Mon étude sur la situation diglossique à Livingston oblige à complexifier les rapports entre langues et domaines: elle fait ressortir que, si d'une part l'espagnol garde des traits de code privilégié, dus à son statut de langue coloniale et nationale et par là de langue scolaire et de langue de l'ascension professionnelle et sociale à l'intérieur du Guatemala (ou dans une mesure plus large, du monde hispanophone), d'autre part le garifuna est en train de gagner du terrain dans des situations et des domaines qui sont normalement associés au code de prestige, comme les situations formelles et officielles dans les domaines de l'administration et de l'école. En revanche, dans des domaines associés aux langues vernaculaires, comme la famille et les contacts de voisinage, l'espagnol s'introduit progressivement.

Mon étude sur l'emploi de langues dans les domaines de l'administration, de l'école, de la religion, du commerce, des activités de production traditionnelle (la pêche et l'agriculture), des activités sportives et des *communautés familiales a démontré que* le choix de langue ne se fait pas seulement en fonction du statut formel ou informel d'une situation conversationnelle, mais aussi en fonction des contacts ethniques, de l'âge des locuteurs et de la relation d'âge entre les interlocuteurs.

Plutôt que de parler d'une complémentarité fonctionnelle selon les domaines il semble plus adéquat de dire que les deux langues se situent sur un continuum dont les deux pôles sont représentés d'un côté par l'espagnol comme la langue pour les situations institutionnelles et/ou interethniques, de l'autre côté par le garifuna comme la langue des situations inofficielles et/ou intraethniques.

Dans l'approche de ce continuum il s'agit de reconnaître qu'il n'existe souvent pas de frontières nettes entre l'usage de l'espagnol et du garifuna - surtout chez les jeunes locuteurs garifuna provenant de familles ayant adopté l'espagnol pour l'éducation des enfants. Les deux langues ne sont pas utilisées de façon pure (comme le voudrait le groupe Ibimani), mais tendent à se fondre en une langue hybride, en un mélange des deux langues, qui se situe également sur un continuum, où une forme linguistique se rapprocherait plutôt de l'une ou plutôt de l'autre langue, selon les interlocuteurs et les situations.

Il y donc une hétérogénéité à la fois des *situations d'usage* (pas de complémentarité stricte, multiplicité de variables influant sur le choix des langues) et des *formes linguistiques* (mélange des formes, continuum).

5. Textes cités

- Arrivillaga Cortes, Alfonso (1985) (1): «Expresiones culturales garífuna de Guatemala», in: *La Tradición popular*, No.75. Guatemala, Universidad de San Carlos, Centro de Estudios Folclóricos, 1-12.
- Arrivillaga Cortes, Alfonso (1989) (3): *Proyecto: Políticas educativas y participación social en contextos multiétnicos*. Manuscrit inédit pour le séminaire d'ouverture du projet, 19-21 avril 1989, Costa Rica, San José.
- Breton, Père Raymond (1667): *Grammaire caraïbe suivie du catéchisme caraïbe*. Réimprimé par L. Adam & Ch. Leclerc (1878). Paris, Editions Maisonneuve & Cie.
- Breton, Père Raymond (1982): *Dictionnaire François-Caraïbe*. Réimprimé par Jules Platzmann, Leipzig.
- Cayetano, E. Roy (1993): *The Peoples Garifuna Dictionary, Dimureiagei Garifuna*. Belize, National Garifuna Council of Belize.
- Fishman, Joshua A. (1971): *Sociolinguistique*. Bruxelles/Paris, Editions Labor/Fernand Nathan.
- Gonzalez, Nancie L. (1989): *La historia del pueblo Garifuna*. Tegucigalpa, Honduras, Litografía López.
- Guerra, Stéphanie (1994): *Les Garifuna du Guatemala: Etude sur les domaines sociolinguistiques et les répertoires linguistiques d'une communauté en contexte plurilingue*. Université de Bâle, Romanisches Seminar, mémoire de licence.
- Le Page, R.B./Tabouret-Keller, Andrée (1985): *Acts of Identity. Creole-based Approaches to Language and Ethnicity*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Lüdi, Georges: «Diglossie et polyglossie», in: Holtus, G./Metzeltin, M./Schmitt, C., *Lexikon der Romanistischen Linguistik*. Tübingen, Niemeyer, vol. V/1, 307-334.
- Lüdi, Georges: *Bilinguisme, aspects linguistiques, cognitifs, sociaux et éducationnels*. Manuscrit inédit du cours III/IV, semestre d'hiver 1995/96.
- Lopez Garcia, Victor V. (1991): *Lamumehan Garifuna, Clamor Garifuna*. Honduras, Tornabe, Tela, Atlántida.
- Ministerio de la Educación de Guatemala (1969): *Plan Nacional de Educación para la República de Guatemala. Cuadrenio 1969-1972*. Guatemala, Ibarra, Editorial José de Pineda.

- Myers Scotton, Carol (1993): *Dwelling Languages: Grammatical Structure in Codeswitching*. Oxford, Oxford University Press.
- Stochl, John J. (1975): *A Dictionary of Central American Carib*, revised and enlarged by Richard E.Hadel with the Assistance of Roman Zuñiga. Belize City, Belize Institute of Social Research and Action.
- Suazo, Salvador E. (1987): *La etnohistoria Garífuna 1797-1987, Conmemorando el 190. Aniversario de la llegada del Garífuna a Honduras*. Hondras, Tegucigalpa.
- Suazo, Salvador E. (1991): *Conversemos en garífuna, Gramática y manual de conversación*. Honduras, Comité Pro Desarrollo Integral De La Moskitia.
- Suazo, Salvador E./Benedith, César (dir.) (sept. 1985): *Garawon Garífuna, El tambor Garífuna*. Honduras, Tegucigalpa, Journal mensual garífuna.